

« Stratégie amoureuse dans les premières lettres de Stendhal à Matilde Dembowski : l'échec de l'intime »

Henri Beyle rencontre Matilde Viscontini Dembowski, Milanaise aux idées libérales liée aux *Carbonari*, le 4 mars 1818, à Milan. Jusqu'en octobre de la même année, on ne trouve trace de cette passion naissante que dans des notes laconiques, consignées dans des marginales ou des manuscrits de travail. Entre le mois d'octobre 1818¹ et le début de janvier 1821, s'engage une correspondance dont seuls nous restent les brouillons des onze lettres envoyées à Matilde. « Furent-elles jamais envoyées ?² » se demande Michel Crouzet dans sa biographie de Stendhal. Il semble que oui puisque Stendhal met en scène les réponses de Matilde et en analyse le contenu dans les marges de ses propres lettres.

Cette correspondance est donc à plus d'un titre lacunaire : d'une part, on n'a pas les lettres telles qu'elles furent acheminées et reçues par la correspondante de Stendhal mais seulement des brouillons de celles-ci – on ne sait donc rien des éventuelles modifications survenues au moment de l'envoi –, d'autre part, on ne possède aucune des réponses de la destinataire sinon de maigres bribes recopiées ou commentées par Stendhal dans ses propres lettres qui laissent à penser que cette passion ne fut pas partagée³. Nous avons alors affaire à un cas de « dialogue à une voix⁴ » (Jacques Chouillet) qui rend difficile de cerner l'identité de Matilde sur laquelle par ailleurs très peu de documents subsistent. C'est donc à un portrait construit par ces lettres qu'il faut se fier pour dessiner les contours de celle qui fut l'objet de « cette passion devenue la grande affaire de [l]a vie⁵ » de Stendhal dans ces années 1818-1819.

Mais au delà de l'anecdote biographique qui donne naissance à cette correspondance, c'est le dispositif dans lequel elle est prise qui va d'abord m'intéresser.

Sur un échange épistolaire si réduit et si resserré dans le temps, comment peut-on isoler un corpus de « premières lettres » ? La tentation est en effet grande de considérer toutes ces lettres comme premières. Mais, en y regardant de plus près, on perçoit, dans cette correspondance, trois phases dont j'examinerai attentivement les deux premières, c'est-à-dire les six premières lettres, pour voir comment le dernier bloc de lettres se détache des deux autres dont on peut déceler l'imparfaite l'unité. On distingue ainsi un mouvement ascendant, un élan des quatre premières lettres jusqu'à la crise qui rompt la communication amoureuse et dont les cinquième et sixième lettres font le récit. Parler des premières lettres impose donc de définir au préalable une limite, une frontière, de s'intéresser à la structure qui articule une

¹ Voir *Journal*, dans *Œuvres intimes*, t. II, V. Del Litto éd., Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1982, p. 27 à la date du 1er octobre 1818 où est faite la première mention d'une lettre : « *I st October, a letter* à 8h. Réponse. »

² Michel Crouzet, *Stendhal ou M. Moi-même*, Paris, Flammarion, coll. « Biographies Flammarion », 1999, p. 290.

³ De plus, certaines lettres d'Henri à Matilde ont été perdues et seules quelques marginales qui accompagnaient ces lettres nous sont parvenues. Cette correspondance ne s'établit donc pas sur le mode de l'échange, ni amoureux, ni épistolaire.

⁴ Jacques Chouillet, *Denis Diderot et Sophie Volland : un dialogue à une voix*, Paris, Champion, 1986.

⁵ *Correspondance*, t. I, V. Del Litto et H. Martineau éd. Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1962, p. 966, désormais C suivi du numéro du tome correspondant à la référence.

série, au mouvement qui la définit au moins autant qu'à son contenu. Dans l'ensemble des onze « lettres à Matilde », elles-mêmes incluses dans une correspondance plus vaste et plus étendue dans le temps, il faudra dégager une suite et repérer un rythme, une cadence et une tonalité uniformes. Je tenterai de percevoir les critères qui font qu'on passe d'un moment de la correspondance à un autre, ici des premières lettres aux dernières, avec un point d'équilibre central très fragile composé de deux lettres.

L'examen chronologique me semble s'imposer dans cette recherche d'une délimitation pour saisir le moment où l'émergence s'émousse en succession. L'ordre chronologique devient ainsi l'ordre d'une logique. Trois moments que j'examinerai successivement (« avant-pendant-après ») scandent en effet cette correspondance qui se noue autour d'un événement capital (« Volterra ») qui délie et défait le rythme et la nature de la liaison amoureuse et la renvoie dans l'ordre de la fiction.

I. Premier moment : avant Volterra

Dès son commencement, la correspondance entre Henri Beyle et Matilde Dembowska est marquée par l'échec et le renoncement. Voici en effet ce qu'on peut lire dans le brouillon de la première lettre conservée de Stendhal, le 4 octobre 1818 : « Je suis bien malheureux, il semble que je vous aime chaque jour davantage et vous n'avez plus pour moi-même la simple amitié que vous montriez autrefois [...] Je vais tâcher de vous oublier si je le puis » (C, I, p. 940). Cette première lettre de déploration, sept mois après la première rencontre, donne le ton à la correspondance entière, placée sous le signe de l'amour malheureux et non réciproque. Elle inaugure un « bloc » de 4 lettres datées d'octobre 1818 à mai 1819 : Stendhal pendant cette période n'a jamais l'occasion de rencontrer Matilde en privé, sinon une fois par hasard, le 30 septembre 1818 – le fait est assez marquant pour qu'une marginale enregistre l'heure exacte de cette entrevue : « 30 septembre 1818 ATTAQUÉ 9h32 mn/*1st October, a letter at 8 h. Réponse*⁶ ».

Cette rencontre inopinée donne lieu à un premier échange épistolaire dont on ne sait pas trop à qui revient l'initiative sauf si l'on examine de près cette notule. On connaît la manie de Stendhal de consigner un peu partout – ici sur un livre en cours de lecture (Foscolo) – les moments importants de sa vie. La lettre du 1^{er} octobre mentionnée dans les marges, est sans doute la première que Stendhal reçoit de Matilde qui réagit à l'« attaque » d'Henri Beyle. Celui-ci, à la veille de quitter Milan pour Tremezzina, lui répond le 4 octobre par une lettre, la première de la série, dont nous possédons un fragment de brouillon.

Les trois lettres qui suivent marquent également l'entrée en correspondance et sont écrites dans le même registre. Elles reflètent l'embarras des visites contraintes, réglées par les mondanités, que le jeune Français fait à Matilde et cherchent à atteindre à distance celle qui ne peut être croisée que dans l'espace social du salon : « Je suis brave jusqu'à votre salon, dès que je vous aperçois, je tremble » (C, I, 940 lettre n°1). Ces lettres inaugurales sont un substitut à la parole véritable, empêchée par les convenances : Matilde, séparée de son mari, se doit de préserver sa réputation mais sans doute n'est-elle pas très empressée de répondre

⁶ *Journal*, dans *Œuvres intimes*, t. II, *op. cit.*, p. 27.

aux avances du Français passionné et se cache t-elle derrière cet alibi. Henri s'oblige donc à une prudence qui raréfie encore ses visites : « J'ai besoin de songer à la prudence pour n'être pas tous les jours chez vous [...] ma grande occupation tout aujourd'hui a été de chercher les moyens de vous voir sans être imprudent » (C, I, p. 940, lettre n°1) écrit-il encore dans sa première lettre. En ce début de correspondance, la lettre représente donc un espace de liberté et crée une intimité refusée par la vie : le tête à tête épistolaire remplace l'impossible tête à tête.

Dans les premières lettres, résonne aussi l'écho des conversations mondaines et des rumeurs du salon. Henri mêle à ses déclarations d'amour les plus ardentes des considérations générales, légères et drôles, des anecdotes piquantes sur la société qu'il fréquente. Ainsi, de Varèse où il se trouve, il écrit :

Je voudrais vous écrire une lettre un peu amusante mais je passe ma vie avec de bons bourgeois qui s'occupent toute la journée du prix du blé, de la santé de leurs chevaux, de leurs maîtresses et de leur *casin*. Leur grosse joie, leur bonheur si facile me fait envie [...] Et cependant, ils errent au hasard, au milieu de ces écueils qui semblent si aisés à éviter, et eux aussi sont presque toujours malheureux. Ils ne s'occupent guère du monde qui nous intéresse et qui est pour eux comme une terre étrangère. Une chose les a beaucoup frappés ils prétendent être sûrs que Mme Annoni a pris un amant. (C, I, p. 947, lettre n° 2 du 16 novembre 1818)

L'insignifiance des bruits du monde circule dans la lettre pour mieux isoler un espace commun, une « terre étrangère », une intimité fantasmée et refusée. Henri se comporte avec l'absente comme si elle était à ses côtés et mime une conversation naturelle, passant d'un sujet à l'autre. La lettre se fait substitut de l'échange oral et adopte une légèreté et une familiarité impossibles dans la vraie vie. Le naturel devient alors un effet de l'épistolaire, une construction.

On arrive donc à ce paradoxe que la communication différée, empêchée, de la lettre feint l'immédiateté de la présence à l'autre et devient l'espace rêvé d'un échange fluide où les paroles ordinaires et familières s'entrelaceraient à la voix amoureuse. À la fin de cette même lettre datée du 16 novembre 1818, en rupture avec le badinage du début de la lettre destiné à capter l'attention de la destinataire et à établir avec elle une sorte de complicité, on peut lire cette déclaration enflammée, véritable intention de la lettre, confidence noyée dans les considérations générales dictées par les conventions :

Je me connais ; je vous aime pour le reste de ma vie ; tout ce que vous ferez ne changera rien à l'idée qui a frappé mon âme, à l'idée que je me suis faite d'être aimé de vous et au mépris qu'elle m'a donné pour tous les autres bonheurs ! enfin j'ai besoin de vous voir, j'ai soif de vous voir. (C, I, p. 948, lettre n°2, du 16 novembre 1818)

Ce qui ne peut être dit de vive voix s'écrit dans une « fiction de l'immédiateté⁷ » alors que s'avoue dans le même temps la nécessité de la mise à distance, condition de la jouissance

⁷ Marc Escola, « De la lettre aux Belles Lettres », *TDC* (Textes et documents pour la classe), publications du CDNP, septembre 2003, p. 7-11 (ici 10 ou 11).

amoureuse : « Je vous aime beaucoup plus loin de vous qu'en votre présence. Loin de vous je vous vois indulgente et bonne pour moi, votre présence détruit ces douces illusions » (C, I, p. 940, lettre n°1 du 4 octobre 1818).

Stendhal met en scène cette impossibilité, cet embarras à parler et façonne un personnage épistolaire qui ne peut vivre et jouir que dans l'après-coup de la rencontre : « J'ai commenté mille fois, je me suis donné le plaisir d'écouter encore mille fois les moindres choses que vous avez dites les derniers jours que j'eus le bonheur de vous voir » (C, I, p. 947, lettre n°2 du 16 novembre 1818 à Varèse). La lettre naît de cette rupture entre la présence et l'absence et crée un entre-deux, une présence rêvée. Henri tente d'attirer Matilde dans cette sphère de l'intime et de la confiance, loin de la « comédie mondaine⁸ » à laquelle ils sont assignés. Mais ce qui perce dans les prémices de cette correspondance ce sont les aveux d'un manque cruel. La lettre comble « l'affreuse idée de [l'] absence [de Métilde] » (C, I, p. 948). Dans la lettre du 16 novembre 1818, la deuxième de la correspondance, on peut lire :

Le plaisir le plus vif que j'ai eu aujourd'hui est celui de dater cette lettre ; j'espère, dans un mois, avoir le bonheur de vous voir. Mais que faire pendant ces trente jours ? J'espère qu'ils passeront comme les neuf longues journées qui viennent de s'écouler. (C, I, p. 947)

Ce temps de l'attente, où rien de décisif ne se produit, dure environ 8 mois (d'octobre 1818 à mai 1819).

II. Deuxième moment : l'événement Volterra

Le 12 mai 1819, le jour où Matilde quitte Milan pour Volterra⁹, Stendhal écrit une lettre charnière où se lit une impatience désespérée. Le message se présente comme une sorte d'ultimatum posé à l'indifférence de Matilde :

Ha que le temps me semble pesant depuis que vous êtes partie ! et il n'est que 5 heures et demie ! Que vais-je faire pendant ces 40 mortelles journées ? Dois-je renoncer à tout espoir, partir et me jeter dans les affaires publiques ? Je crains de ne pas avoir le courage de passer le Mont-Cenis. Non, je ne pourrai jamais consentir à mettre les montagnes entre vous et moi. Puis-je espérer, à force d'amour de ranimer un cœur qui est peut-être mort pour cette passion ? [...] Je me déteste moi-même ; si je n'étais pas le dernier des hommes, ne devais-je pas avoir une explication décisive hier avant votre départ, et voir clairement à quoi m'en tenir ? (C, I p. 964-965, lettre n° 4 du 12 mai 1819)

La série de questions posées n'est pas seulement rhétorique puisqu'Henri, condamné à deux visites par mois en représailles de ses indiscretions, renonce à la décevante présence-absence de l'écriture épistolaire et part rejoindre Matilde dans le plus grand secret. Le temps

⁸ Brigitte Diaz, *L'Épistolaire ou la pensée nomade*, Paris, PUF, coll. « Écriture », 2002, p. 212.

⁹ Voir *Journal*, dans *Œuvres intimes*, tome II, *op. cit.*, p. 33 : « Elle est partie le 12 mai ».

étale de l'attente est rompu et la crise déclenchée. Volterra, écrit Michel Crouzet, « c'est le moment stratégique et conquérant¹⁰ ».

En effet, las de voir qu'il n'arrive pas à ses fins, que Matilde sans lui dire franchement non, ne lui dit pas non plus oui, Henri crée de toutes pièces un événement qui va changer le cours des choses et contraindre Matilde à réagir. Dans les lettres du 7 et du 11 juin 1819 (n° 5 et n° 6), on peut en lire les rocambolesques péripéties : Henri arrive à Volterra, incognito, le 3 juin 1819, malgré l'interdiction faite par Matilde de le suivre¹¹. Là, pour ne pas la « compromettre » (C, I, 967), il se déguise : « je pensais qu'en prenant des lunettes vertes et changeant d'habit, je pourrais fort bien passer deux ou trois jours à Volterra, ne sortant que de nuit et sans être reconnu de vous » (C, I, p. 969). Ainsi vêtu de ce discret accoutrement, il arpente les rues de la cité fortifiée et ne manque pas, évidemment, de tomber, par hasard, sur Matilde, qui aime elle aussi emprunter ces ruelles écartées aux abords des remparts de la ville. Il est dévoilé et, les jours suivants, devient de plus en plus maladroit dans ses tentatives de l'éviter, tout en désirant par-dessus tout la voir : « Je puis vous jurer que je ne savais pas que le jardin Gorgi appartint à votre maison. Je croyais vous avoir vue entrer à droite de la rue, en montant, et non à gauche » (*Ibid.*, 970). Lorsque Matilde l'accuse « de manquer de délicatesse », il lui oppose sa « passion funeste » (C, I, 965) et rédige à son intention tout un roman justificatif où il se défend, avec « une véracité parfaite » (C, I, 966) et une sincérité passionnée¹² :

Ah ! Madame, qu'il est aisé à l'homme qui n'a pas de passion d'avoir une conduite toujours mesurée et prudente [...] ; je suis dominé par une passion funeste qui ne me laisse plus le maître de mes actions. Je m'étais juré de m'embarquer ou au moins de ne pas vous voir, et de ne pas vous écrire jusqu'à votre retour ; une force plus puissante que toutes mes résolutions m'a entraîné aux lieux où vous étiez. (C, I, p. 965-966).

Stendhal fabrique une histoire inexistante pour alimenter une passion « qui ne vit que d'imagination¹³ ». La correspondance qui ne se frotte pas au réel, qui n'entre pas dans le temps, risque en effet de se dessécher et de s'épuiser. Pour continuer à la faire vivre, il faut donc produire une « intrigue », offrir à cet amour moribond les rebondissements nécessaires à sa survie. Stendhal, par ce voyage à Volterra, intervient sur le cours de l'histoire amoureuse et fournit une matière anecdotique à la correspondance. Il espère, du même coup, encourager les réponses de Matilde. Ce qui ne tarde pas à se produire. On en a des indices dans les lettres des

¹⁰ Michel Crouzet, *Stendhal ou M. Moi-même*, *op. cit.*, p. 296.

¹¹ Cette journée marquante a fait l'objet de quelques commentaires parmi lesquels : Jean-Jacques Amette, *Stendhal, 3 juin 1819*, Paris, Jean-Claude Lattès, coll. « Une journée particulière », 1994 et Daniel Sangsue, « un récit de journée », *Stendhal et l'empire du récit*, Paris, SEDES, 2002.

¹² Inquiet que les sentiments de Matilde ne coïncident pas avec les siens, il tente de donner une interprétation à ce décalage, à ces contresens répétés, uniquement dus, selon lui, aux différences culturelles et linguistiques qui les séparent et les rendent comme « étrangers » l'un à l'autre, malgré la langue universelle de l'amour : « Il est évident que comme *étrangers*, et permettez-moi de croire que ce n'est que de nation que nous sommes étrangers l'un à l'autre, comme *étrangers*, nous ne nous comprenons pas ; nos démarches parlent une langue différente. [...] Combien de mes actions les plus simples de Milan ont dû vous déplaire ! Dieu sait ce qu'elles signifient en italien ». (C, I, 973 et 975)

¹³ Journal du 25 novembre 1819, *op. cit.*, p. 35 : « C'est un amour qui ne vit que d'imaginations ».

7, 11 et 30 juin où l'échange épistolaire est mis en scène par une description scrupuleuse des conditions matérielles de la réception des lettres de Matilde :

Je trouve la réponse en quatorze pages au clou des clés. Un *procaccio* [messenger] l'a apportée hier soir, demandant une *grazia* [récompense].

Cette réponse datée, à la fin, du 26 n'est pas venue par la poste. (C, I, note a p. 973 – dans les marges de la lettre du 11 juin)

On a là un cas assez rare d'une épistolarité immédiate, où écriture et réception de la lettre sont quasi simultanées. Cet effet d'urgence est produit par la proximité des deux correspondants dans l'espace (ils s'échangent même parfois les lettres de la main à la main et la missive remplace alors la parole échangée, ce contact furtif étant la seule incarnation de cette relation). Le propos se resserre sur l'intimité amoureuse, abandonnant la sociabilité mondaine des toute premières lettres au profit de l'expression autobiographique, de ce que Beyle définit dans la lettre du 11 juin comme un « journal » (C, I, p. 973) : « Vous voyez donc, Madame, par cette confiance que je prends la liberté de vous faire de tout ce qui se passe de plus intime dans moi, que je n'espère pas » (C, I, p. 977, lettre du 30 juin).

Henri, décrit, reedit, revit et interprète les événements vécus avec Matilde, presque en direct. On constate dans le même temps une accélération de la « guerre de plume » (C, I, p. 973). À partir du 7 juin 1819, un autre ton, un autre rythme s'installent dans la correspondance. Entre le premier bloc de lettres et le second, on peut percevoir une césure, un moment de fracture, marqué par une cadence nouvelle. Alors que jusqu'alors les lettres étaient espacées et que le journal recueillait les impressions de l'amour déçu et difficile, à partir de cette date, Henri écrit quatre lettres successives (7-8-11-30 juin) réunies par lui dans un cahier sous le titre de « *Love Letters 1819* ». C'est dire l'importance décisive de cette série. La lettre centrale du 7 juin rédigée à Volterra dans le feu de l'action et les trois suivantes sont aussi les plus longues du corpus. (7 juin : 3 pages et demie ; 11 juin : 4 pages et demie ; 30 juin : 5 pages et demie alors que les toute premières lettres n'excédaient jamais une page et demie dans l'édition de La Pléiade). Voici ce que note Stendhal, très attentif à la matérialité de la lettre, dans les marges de celle du 11 juin, qui nous renseigne sur le fait que cette longueur est inaccoutumée : « Datée du 11 et mise à la poste le lundi 14 juin cette lettre de huit petites pages » (C, I, p. 969, note a).

III. Troisième moment : après Volterra

Mais à partir de cette date du 11 juin, alors que Stendhal décide de quitter Volterra pour Florence, la correspondance s'épuise dans la répétition : rien de nouveau ne peut plus se produire, et le récit de la lettre, tout aimanté par ce qui s'est passé, ne produit plus rien d'inédit. Henri commente rétrospectivement ses actes et se justifie dans ce qu'il appelle une « longue explication philosophique » (C, I, 976, lettre n° 7 du 30 juin), remarquable par l'insistance qu'il met à trouver des excuses et des prétextes à sa conduite.

On peut dire que les premières lettres cessent quand l'élan se tarit en ressassement. Dans la lettre du 7 juin, Henri demandait à Matilde : « Qui m'eût dit, lorsque je me séparai de

vous, à Milan, que la première lettre que vous m'écrieriez commencerait par *monsieur* et que vous m'accuseriez de manquer de délicatesse ? » (C, I, p. 965, lettre n° 5 du 7 juin). Il répète cela obsessionnellement, presque dans les mêmes termes, dans la lettre du 11 juin :

« Vous me donnâtes la lettre qui commençait par *Monsieur* » (C, I, p. 971).

Dans ces lettres d'après Volterra, l'amant éconduit reconstitue inlassablement l'emploi du temps de ces journées intenses, passe en revue les mêmes détails minutieux et s'épuise dans un monologue stérile où il ne semble rencontrer que lui-même : « J'arrivai le 3, et la première personne que je vis à Volterra, ce fut vous, Madame ; il était une heure [...]. Le soir à huit heures et quart, lorsqu'il fit tout à fait obscur, j'ôtai mes lunettes pour ne pas sembler singulier à Schneider » (C, I, p. 970)¹⁴. En cela, la lettre remplit le rôle traditionnellement dévolu au journal : elle reconstitue, heure par heure, les journées de Volterra. Le journal, lui, commente les lettres reçues et se met au service de l'épistolier en analysant la situation dans la distance.

La lettre permet donc de fixer et de revivre un instant que l'épistolier dit n'avoir pas vécu faute d'être présent à soi dans l'émotion. C'est dans l'écart épistolier que la rencontre a lieu et que la présence se jouit :

Je vous vis enfin ; depuis ce moment jusqu'à celui où je vous quittai je n'ai que des idées confuses ; je sais que je parlais beaucoup, que je vous regardais, que je fis l'antiquaire. Si c'est dans ce moment-là que j'ai commis des manques de délicatesse, c'est bien possible, je n'en ai nulle idée, seulement que j'aurais donné tout au monde pour pouvoir fixer le tapis vert de la table. Je puis dire que ce moment a été l'un des plus heureux de ma vie, mais il m'est entièrement échappé. Telle est la triste destinée des âmes tendres ; on se souvient des peines avec les plus petits détails, et les instants de bonheur jettent l'âme tellement hors d'elle-même qu'ils lui échappent. (C, I, p. 971, lettre n°6 du 11 juin)

La lettre reconstitue ce moment de trouble, le dit, en fait un texte qui frôle sans cesse la fiction. L'écriture épistolaire est une reprise inquiète d'un moment de trouble si excessif qu'il n'a laissé aucune trace dans la mémoire. Ce que le corps sensible oublie dans le trop-plein de l'expérience, le langage le compense et le recompose en mimant l'approximation de cet empêchement dans le réel. L'intimité vient donc après-coup, dans la reprise écrite du moment manqué.

Revivant la rencontre de Volterra par la plume, Henri transforme par le récit épistolaire l'échec de la rencontre avec le réel et, par les mots écrits, donne consistance à un instant « de bonheur ». Mais si la lettre se tient dans l'hyperbole, les marginales viennent tempérer l'exaltation amoureuse. On peut lire, par exemple, dans les marges de la lettre du 8 juin cette pensée un peu sombre : « Réflexions. Mardi soir, 8 juin 1819 / Idées de planter tout là » (C, I, p. 968).

Ces deux dernières premières lettres du 8 et du 11 juin 1819 regardent en effet vers le passé. Ce mouvement rétrospectif marque la fin de l'illusion et de l'espoir en même temps

¹⁴ « Le 3 [juin] je fis le tour de la ville, de la porte de l'Arco à la porte de Florence, m'orientant d'après le plan levé par monsieur votre frère » (C, I, p. 975)

qu'il achève le début de cette correspondance qui se poursuivra de manière épisodique et moins intense jusqu'en 1821¹⁵.

Conclusion :

Mais l'histoire ne s'achève pas pour autant : on peut même dire que, tout au long de ces premières lettres, elle se constitue, elle prend forme et se prolonge par l'écriture. L'épistolier récrit les scènes vécues, les organise en narration, leur donne un sens et les interprète ; il ordonne le réel informe de la scène indécise. Peu à peu, l'épistolier devient écrivain de son histoire et métamorphose la forme brute des événements en récit, il est entraîné vers le lieu autre de l'écriture. En effet, dans les années qui suivent la fin de cette brève correspondance, il rebondit de manière dynamique à l'échec sentimental : « La santé morale me revenant dans l'été de 1822, je songeais à faire imprimer un livre intitulé *L'Amour*, écrit au crayon à Milan en me promenant et songeant à Métilde » note-t-il dans *Souvenirs d'égotisme* en 1832¹⁶. Pour passer de la vie à l'écriture, de la lettre (décevante) à la fiction (libérante) Stendhal oscille entre deux types de reconstitution : une fiction de quelques pages, appelée « Roman », rédigée hâtivement le 4 novembre 1819, première esquisse romanesque où on reconnaît un amant malheureux et une dame sévère et un « essai d'idéologie », *De l'Amour* (1822), écrit en « songeant à Métilde ». Mais ces deux tentatives ne sont pas seulement des transpositions de la scène vécue à la scène écrite. On peut reconnaître les strates du palimpseste, depuis les lettres écrites à Matilde jusqu'aux fragments spéculatifs de *De l'Amour*. Stendhal met progressivement à distance les événements malheureux à défaut de pouvoir les oublier (« J'étais au désespoir [...], se souvient-il dans les *Souvenirs d'égotisme*, Il fallait mettre une colline entre moi et la vue du Dôme de Milan¹⁷ ») et les métamorphose en vérités universelles. La source biographique y est très reconnaissable mais elle a pris une autre dimension, à la fois plus générale et plus symbolique.

Par ce déplacement, Stendhal échappe à la rumination obsessionnelle de l'événement achevé mais continue à vivre celui-ci sous une autre forme, sous un autre mode ; ce faisant, il le perpétue autrement que dans le réel impossible. Une fois la conscience prise que jamais plus Matilde ne reviendra sur sa décision, une fois disparu l'espoir d'être un jour aimé d'elle, alors, pour conjurer le désenchantement, il peut poursuivre l'histoire par une autre aventure, celle de l'écriture, elle aussi ouverte sur l'inconnu. Écrire, c'est explorer le territoire immense qu'offre cette passion, c'est en mesurer et en comprendre l'ampleur et les effets (il s'interroge sur la perte, reconstitue l'histoire de sa passion, cherche une issue à la douleur).

¹⁵ On peut lire par exemple dans le projet de lettre du 3 janvier 1821 (la toute dernière lettre de Henri à Matilde dont nous ayons la trace) ces mots plus refroidis et plus cérémonieux : « *To send the 3 janvier 1821* Madame,

Trouveriez-vous inconvenant que j'osasse vous demander la permission de vous voir un quart d'heure une de ces soirées ? Je me sens accablé par la mélancolie. Mon amitié sentira tout le prix d'une marque de bonté dont le public ne s'occupera certainement pas. [...] Je ne serai pas indiscret ; je ne prétends rien vous dire ; je serai aimable. Je suis avec respect. » (C, I, p. 1055).

¹⁶ *Souvenirs d'égotisme*, dans *Œuvres intimes*, tome II, *op. cit.*, p. 512. Il faut savoir que Matilde est morte en 1825. On notera que Stendhal avait rebaptisé Matilde en « Métilde ».

¹⁷ *Ibid.*, p. 474.

On peut alors se demander si, dès le départ, le futur romancier¹⁸, déçu de ses échecs d'écriture théâtrale et conscient que l'avenir est à ceux qui écrivent des romans, n'a pas conçu cette correspondance comme un réservoir d'anecdotes romanesques. Cette relation amoureuse qui, dès la première lettre, ressemble à une défaite serait alors le signe de la conquête d'une nouvelle forme d'écriture.

Comme l'écrit Vincent Kaufman dans *L'Équivoque épistolaire*, « la lettre semble favoriser la communication et la proximité; en fait, elle disqualifie toute forme de partage et produit une distance grâce à laquelle le texte littéraire peut advenir¹⁹ ».

Catherine Mariette
UMR 5316 Litt&Arts
CNRS/Université Grenoble-Alpes

¹⁸ On peut rappeler qu'il ne le deviendra qu'avec la publication d'*Armance* en 1827.

¹⁹ Vincent Kaufman, *L'Équivoque épistolaire*, Paris, Éditions de Minuit, 1990, p. 8. « À l'horizon des lettres il y a l'œuvre » écrit-il encore dans cet essai (*ibid.*, p. 10).